

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C<sup>ie</sup>, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Paris, six mois, 6 francs ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr., un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Les Enfants, par Lancret.

## SOMMAIRE.

VARIÉTÉS : Les Enfants, par Lancret ; Les digues de la Hollande.  
— CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (*suite*).  
— RECITS HISTORIQUES : Wamba ; La croix de diamants ; La bombe ; États généraux ; séance d'ouverture.

## VARIÉTÉS.

## LES ENFANTS, PAR LANCRET.

Dans cette gravure, intitulée *les Enfants*, nos lecteurs ont sans doute bien de la peine à se reconnaître.

Ce n'est pas là leur costume, du moins tel qu'il est de nos jours ; ce ne sont pas là non plus leurs manières si naturelles et si exemptes de toute affectation, leurs allures si franches et si vives.

Ce sont des enfants d'il y a cent vingt ans et plus, peints par un artiste nommé Lancret, qui jouissait d'une grande vogue ; car plus de quatre-vingts de ses tableaux ont eu les honneurs de la gravure.

Le goût a changé depuis cette époque ; les tableaux qui excitaient alors l'admiration générale, sont aujourd'hui assez peu recherchés.

Lancret s'appliqua de bonne heure à la peinture. Watteau, qui avait étudié sous le même maître que lui, et qui n'avait que six ans de plus, se lia d'amitié avec lui et le guida par ses conseils. Mais bientôt le talent de Lancret se perfectionna, et plusieurs de ses ouvrages furent attribués à Watteau lui-même dans une exposition publique. Watteau en conçut une violente jalousie, et toute liaison cessa dès lors entre les deux artistes.

Dès ce moment, la réputation de Lancret alla tou-



jours en croissant; il fut reçu membre de l'Académie de peinture, sous le titre assez étrange de *Peintre de fêtes galantes*, qui, du reste, exprime assez bien la nature de son talent.

Ce que l'on a peine à concilier avec l'habitude qu'il avait, dit-on, de ne rien faire sans consulter la nature, c'est le genre même de ses ouvrages; tout y est recherché, factice, théâtral; ce sont des grâces maniérées, une couleur mignarde, des scènes sans naturel; et si, en effet, il a étudié une nature quelconque, c'est très-probablement celle de l'Opéra, qu'il aimait à fréquenter, et où il allait puiser des sujets de tableaux.

Né en 1690, il mourut en 1743.

Après Watteau et lui vint Boucher, qui jouit d'une vogue encore plus grande, et qui a encore moins de simplicité et de naturel.

A. LUCHANT.

### LES DIGUES DE LA HOLLANDE.

Les eaux de l'Océan étant, à certains moments, plus hautes que les rivages de la Hollande, les Hollandais ont élevé des digues pour se mettre à l'abri de l'inondation. Ils ont porté dans la confection de ces digues l'intelligence, les soins et l'économie qu'ils appliquent à tous leurs travaux. Pour cette construction, ils remplacent la pierre, qui manque à leur pays, par des fascines de roseaux ou de petites branches de saule placées par couches d'un pied d'épaisseur, et disposées de manière qu'une couche soit parallèle et l'autre perpendiculaire au courant. Ces fascines, dont les intervalles sont garnis avec du sable, sont contenues par des pieux qui les traversent. Le peu de pierres que l'on peut se procurer en allant les chercher en Norvège, servent à consolider l'ouvrage par leur poids et à faciliter la circulation des voitures sur la partie la plus élevée.

C'est un admirable travail que celui des digues de la Hollande; mais c'est un effrayant spectacle que celui d'une mer ouverte, luttant de son poids immense et de la fureur de ses tempêtes contre ces amas de fagots recouverts de sable, et menaçant d'une irréversible immersion une population nombreuse, qui vit aussi rassurée que si elle habitait les sommets des montagnes. Le déplacement d'une fascine, l'ouverture inaperçue d'un trou de rat, peuvent suffire pour amener l'événement; et, si l'on y songe, c'est pour le prévenir, nullement pour s'en effrayer. A dix pieds au-dessous du niveau de la mer, on circule, on mange, on boit, on trafique, on amasse de l'argent, on rit quelquefois, on fume toujours, sans s'occuper des vagues qui peuvent engloutir les trésors et éteindre les pipes. Voilà le monde!... il est ainsi fait.

H.

### CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

#### FRANÇOIS LE BOSSU.

Heureuse bizarrerie de Mme des Ormes.

Christine arriva le lendemain comme d'habitude pour savoir des nouvelles du malade; les larmes lui vinrent aux yeux quand elle sut combien l'incendie et la chute avait défiguré l'infortuné Maurice, et le déses-

poir dans lequel il était plongé à l'arrivée de François; elle fut très-contente du second succès de son ami.

CHRISTINE. Je suis sûre que tu finiras par le rendre excellent. C'est comme moi; tu m'obliges à devenir bonne rien que par amitié pour toi. Pour toi, je ne sais pas ce que je serais capable de faire.

FRANÇOIS. Tu ne ferais pas de mauvaises choses pourtant.

CHRISTINE. Oh! non! d'abord parce que tu ne m'en conseillerais jamais, et puis parce que je te ferais de la peine et à ton papa aussi en faisant mal.

FRANÇOIS. Bonne Christine! je plains le pauvre Maurice s'il doit rester infirme, de n'avoir pas une chère petite Christine comme moi.

CHRISTINE. Il n'a qu'à prendre pour amie une des demoiselles de Guibert.

FRANÇOIS. Ce ne sont pas des Christine. »

Un domestique entra.

« M. de Nancé demande M. François et Mlle Christine. »

Les enfants coururent chez M. de Nancé.

« Vous nous demandez, papa? dit François.

— Oui, chers enfants; je reçois un petit mot de Mme des Ormes qui me demande d'aller de suite chez elle avec toi, François, et avec toi, Christine; je ne sais pas ce qu'elle désire de nous. Il faut y aller, mes enfants; apprêtez-vous; nous irons à pied par les prairies. »

Les enfants et Isabelle furent prêts en cinq minutes; M. de Nancé les attendait sur le perron; ils coururent gaiement en avant. M. de Nancé les suivait avec Isabelle.

« Que peut me vouloir Mme des Ormes? se demandait-il. Elle est si bizarre, si absurde, que je crains toujours quelque sottise dont ma petite Christine serait victime.... Et mon pauvre François aussi par conséquent.... Je vais le savoir bientôt, au reste. La voici qui vient au-devant de nous. »

Effectivement, Mme des Ormes, ne pouvant attendre patiemment l'arrivée de M. de Nancé, accourait comme une jeune personne de quinze ans, cueillant une fleur, poursuivant un papillon, gambadant et pirouettant.

MME DES ORMES. Venez vite, monsieur de Nancé, que je vous dise une bonne nouvelle. M. des Ormes vient d'acheter un hôtel à Paris; superbe hôtel! Je donnerai des bals, des concerts.... Non, pas de concerts; je n'aime pas la musique. Des tableaux vivants! c'est charmant. Vous figurerez dans mes tableaux vivants; vous ferez le roi Assuérus, et moi la reine Esther, et mon mari l'oncle Mardochée; ha, ha, ha! mon mari en Mardochée avec une grande barbe blanche! N'est-ce pas que ce sera amusant?

— Très-amusant, madame, répondit gravement M. de Nancé; mais ce n'est pas pour cela que vous m'avez fait venir avec les enfants.

MME DES ORMES. Si fait, si fait; c'est pour vous proposer de venir demeurer avec nous dans mon hôtel; vous prendrez le rez-de-chaussée que je vous louerai dix mille francs, mais à la condition que les jours de réception on soupera dans votre appartement.

M. DE NANCÉ. C'est impossible, madame. D'abord je ne joue pas la comédie; ensuite je passe mes hivers à la campagne avec mon fils.

MME DES ORMES. A la campagne! Quel dommage!



J'avais si bien arrangé tout cela ! Vous auriez fait un superbe Assuérus ! »

M. de Nancé ne put s'empêcher de sourire ; tout cela lui parut d'un tel ridicule, que pour le faire sentir à Mme des Ormes et pour l'en dégoûter, il lui dit :

« Prenez Paolo, madame ! Ordonnez-lui de laisser pousser sa barbe et ses moustaches ; il jouera tout ce que vous voudrez. »

MME DES ORMES. Tiens ! c'est une idée. Quand vous serez chez vous, envoyez-moi Paolo. Adieu, mon cher monsieur de Nancé ; à revoir. Je pars demain. Christine, dis adieu à tes amis, nous partons demain.

CHRISTINE. François, mon cher François ! je ne veux pas le quitter ! Laissez-moi avec lui, maman, je vous en supplie ; ne m'emmenez pas.

FRANÇOIS. Madame, madame, laissez-moi ma chère Christine ! Je serais si malheureux sans elle ! De grâce, je vous en prie, ne l'emmenez pas. »

Et tous deux se jetèrent en sanglotant au cou l'un de l'autre.

MME DES ORMES. Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que cela ? Quelle scène absurde ! Vas-tu finir de pleurer, Christine ? Cela m'ennuie de voir pleurer.

CHRISTINE. Je pleurerai toujours tant que je serai séparée de François.

MME DES ORMES. Je t'enverrai à Séraphin, à François !

CHRISTINE. Je ne veux pas de Séraphin sans François ; je veux rester avec François.

MME DES ORMES. Dieu ! quel ennui ! Que vais-je devenir avec une figure pleurante en face de moi ? Mon bon monsieur de Nancé, de grâce, venez faire Assuérus.

M. DE NANCÉ. Impossible, madame ; je ne me ferai jamais comédien.

MME DES ORMES. Que faire alors ? Venez à mon secours !

M. DE NANCÉ. Madame.... »

M. de Nancé hésita.

MME DES ORMES. Quoi, quoi ? Dites, dites, mon cher monsieur de Nancé. Délivrez-moi de cet ennui ; je ne peux pas supporter la lutte.

M. DE NANCÉ. Madame.... je vous offre un moyen de vous en délivrer. Laissez-moi Christine ; vous serez bien plus libre, sans aucun embarras, aucune gêne.

MME DES ORMES. Mais pour vous quel ennui ! quelle charge !

M. DE NANCÉ. Non, madame ; je jouirai d'abord du bonheur de ces deux enfants, et puis de la satisfaction de vous rendre un service quelque léger qu'il soit.

MME DES ORMES. Léger ! mais c'est un énorme service que vous me rendez. C'est vrai ! Cette pauvre Christine ! elle serait sans cesse dérangée de sa chambre pour mes soirées, mes diners ; elle serait mal, très-mal. Chez vous, elle sera très-bien ; c'est une chose décidée alors. Je vous l'envoie demain avec Isabelle. Seulement, comme j'ai besoin de mes chevaux et de mes gens, je l'enverrai dans la charrette de ferme avec ses effets.

M. DE NANCÉ. Ne dérangez personne, madame, j'irai prendre moi-même Christine et Isabelle.

MME DES ORMES. Merci, cher monsieur ; vous me rendez un service d'ami ; je vous en remercie infiniment. Envoyez-moi Paolo pour Assuérus. »

M. de Nancé, délivré de son inquiétude pour Fran-

çois et Christine, rit bien franchement à la pensée de Paolo en Assuérus. Mais il promit de l'envoyer le soir même. Il allait s'éloigner lorsque Mme des Ormes le rappela.

« Monsieur de Nancé !... Cher monsieur de Nancé, vous êtes si bon, que vous voudrez bien, j'en suis sûre, compléter votre obligeance en prenant Christine aujourd'hui même ; j'ai tant à faire ! M. des Ormes est parti ce matin ; je dine chez ma belle-sœur de Cémiane ; je ne verrai pas Christine ; alors j'aime mieux vous la donner de suite. »

M. DE NANCÉ. De tout mon cœur, chère madame ; quand faut-il que je vienne la prendre ?

MME DES ORMES. Tout de suite ! Remmenez-la, et envoyez votre cariole pour ses effets qu'Isabelle mettra dans une malle. Adieu, Christine, adieu, ma fille ; sois bien sage, bien obéissante ; ne fais pas enrager ce bon M. de Nancé qui veut bien de toi. A revoir, dans six ou sept mois. »

Elle embrassa Christine sur les deux joues, serra la main de M. de Nancé, et s'éloigna en courant et sautillant comme elle était venue.

Quand elle se fut éloignée, Christine et François, dont le cœur bondissait de joie, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, puis Christine se jeta dans ceux de M. de Nancé qu'elle embrassait en répétant :

« Mon père ! mon père ! mon bon père ! Vous m'avez sauvée ! Que je vous aime, cher, cher père ! »

M. de Nancé attendri, lui rendit ses baisers.

« Chère enfant ! Oui, je suis ton père d'adoption ; tu sais si je t'aime tendrement. »

Et il réunit dans ses bras ces deux enfants dont l'un était à lui, et dont l'autre lui était seulement confié, mais il les aimait presque d'une égale tendresse.

La rentrée au château de Nancé fut triomphale ; des cris de joie annoncèrent à Bathilde le séjour de Christine au château. Le dîner, la soirée furent une fête et un éclat de rire jusqu'à la fin. Christine se coucha installée dans la maison de son cher François et fut longtemps à s'endormir tant la joie l'agitait. François était au moins aussi heureux ; et M. de Nancé l'était plus sérieusement et plus profondément.

Paolo pris, s'échappe.

Aussitôt après être rentré, M. de Nancé envoya chercher Paolo et le fit mener de suite chez Mme des Ormes, qui l'attendait avec impatience. Dès qu'elle l'aperçut, elle courut à lui.

MME DES ORMES. Arrivez, arrivez vite, mon cher Paolo ; j'ai besoin de vous. M. de Nancé vous a-t-il parlé ?

PAOLO. Non, signora ; il m'a seulement dit, avant que z'aie pu descendre de la voiture : « Partez vite, mon cer, madama des Ormes vous attend. » Et la voiture m'a remmené si vite que z'en avais le vertige. Ce bon M. de Nancé, il a des ceaux qui courent comme des diavolo.

MME DES ORMES. Bon ! c'est très-bien ! Je pars demain pour Paris ; je laisse Christine à M. de Nancé ; mon mari a acheté un hôtel charmant, je donnerai des soirées, des bals et j'ai besoin de vous.

PAOLO. De moi ! Oh Dio ! signora ! Ze ne sais pas danser, voltizer en tournant comme la sarmante signora des Ormes. Ze ne peux vous servir à rien et z'aime mieux rester avec M. de Nancé.



MME DES ORMES. Du tout, du tout. J'ai besoin de vous pour mes charades; vous ferez Assuérus.

PAOLO. Quoi c'est des sarades, signora? Quoi c'est Souérousse?

MME DES ORMES. Des charades sont des choses charmantes; je vous expliquerai cela plus tard. Assuérus est un roi; ce sera vous.

PAOLO. Mais ze ne peux pas être roi, signora. Ze ne suis qu'un pauvre Italien.

MME DES ORMES. Que vous êtes nigaud, mon cher! Vous ne serez pas roi pour de bon; ce sera pour rire; et je serai votre Esther, votre femme.

PAOLO, effrayé. Oh! signora! c'est impossible! Ce bon M. des Ormes! Non, non! ze ne puis pas accepter ça, signora. Ze suis trop zeune pour que vous soyez ma femme.

MME DES ORMES. Mais puisque je vous dis que tout cela est pour rire, pour s'amuser. Il faut absolument que je vous emmène.

PAOLO. Signora, de grâce! laissez-moi avec M. de Nancé, mon bon ami. Ze suis trop bête pour être un roi.

MME DES ORMES. Ça ne fait rien. Assuérus était très-bête. Vous allez coucher ici; je vous emmènerai demain avec moi. Brigitte! faites préparer un lit pour M. Paolo; je l'emène à Paris. Sans adieu, mon cher Paolo. Brigitte, faites préparer un diner pour M. Paolo. Je pars; à demain.

Mme des Ormes sauta dans son coupé qui s'éloigna rapidement, Paolo resta sur le perron sans voix et sans mouvement. Revenant à lui enfin et se frappant la tête de ses deux poings:

« Imbécile! qu'ai-ze fait? Elle va m'emmener; ze ne veux pas moi avoir oune femme si horrible et si ridicule! Ze veux la laisser au pauvre M. des Ormes!... Quel diable d'Assuérus! Ze ne suis pas Assuérus; ze suis le pauvre Paolo, et ze veux être le pauvre Paolo et rester avec le bon M. de Nancé qui ne me fait jamais enrager comme cette femme ridicule. Et ze veux rester et donner des leçons à mon petit François.... Quel bon garçon!... Et à ma Christinetta.... Quelle bonne, douce demoiselle! Si vive, si gaie! et qui vous entortille avec ses grands yeux bleus si doux, et qui rient toujours.... Quoi faire? Ze vais parler à M. de Nancé; ze me moque bien du diner de la signora; ze ne veux pas de son diner, moi. »

Paolo partit en courant, malgré les cris de Brigitte, et arriva tout essoufflé chez M. de Nancé au moment où les enfants venaient de se coucher.

M. DE NANCÉ. Qu'y a-t-il donc, mon pauvre Paolo? Vous arrivez comme un homme poursuivi par des loups.

PAOLO. Oh! caro signore; z'aimerais mieux oune bande de loups que madama des Ormes; ze me suis sauvé cé vous; elle veut m'emmener, me faire roi Assuérus, m'épouser. C'est impossible, signor! impossible! Ze ne veux pas être son mari! Ze ne veux pas sasser ce pauvre M. des Ormes! Quoi faire, signor? elle va me relancer partout; à Arzentan, cé vous, partout. »

M. de Nancé riait à se tenir les côtes; il calma le pauvre Paolo, lui expliqua ce que Mme des Ormes voulait de lui, et quelle serait la vie qu'il mènerait à Paris. Paolo frémit, pria M. de Nancé de le cacher jusqu'après le départ de sa

persécutrice et de lui permettre de venir passer quelques jours chez lui, de peur que Mme des Ormes ne le fasse enlever à Argentan. M. de Nancé lui promit secours et protection, consentit volontiers à le garder tant qu'il voudrait rester à Nancé et lui demanda où il avait diné.

PAOLO. Nulle part, signor! Cette femme m'a fait perdre la tête et l'appétit.

M. DE NANCÉ. Vous allez diner ici, mon pauvre Paolo. Je vais dire qu'on vous prépare à diner et à coucher. »

Pendant que Paolo tremblait d'être enlevé, Mme des Ormes se fâchait et grondait tous ses gens pour avoir laissé échapper ce pauvre Paolo. Elle commanda qu'on allât au petit jour à Argentan, et qu'on le lui ramenât de gré ou de force: mais le lendemain, la cariole revint sans Paolo, qu'on n'avait pu trouver nulle part. Grande colère de Mme des Ormes qui n'avait plus le temps d'aller à sa recherche; elle partit furieuse, arriva de même et trouva à redire à tout ce

que son mari avait fait dans l'appartement; elle donna divers ordres contraires à ceux qu'avait donnés M. des Ormes, et aussitôt arrivée, elle annonça qu'elle aurait une grande soirée dans quinze jours, vers le 15 décembre. Et dès le lendemain elle commença sa vie dissipée et tourbillonnante, visites, emplettes, diners, spectacles, soirées, se couchant à trois et quatre heures du matin, se levant à midi, une vie de femme du monde,



Elle s'éloigna en sautant. (Page 139, col. 2.)



Paolo partit en courant. (Page 140, col. 2.)



c'est-à-dire de folle. Elle se mit à organiser ses charades, mais elle trouvait difficilement des acteurs et actrices. Quand on sut qu'elle voulait faire le rôle d'Esther, personne ne voulut faire Assuérus. Dans



Tout le monde riait à se tordre, excepté Paolo. (Page 141, col. 2.)

son désespoir, elle écrivit à Paolo :

« Mon cher, mon bon Paolo, je vous demande en grâce de me donner huit jours. Prenez demain le chemin de fer; descendez chez moi, dans mon hôtel, rue de la Femme-Sans-Tête, 18. Je ne vous garderai que huit jours au plus; et comme je ne veux pas vous faire perdre l'argent que vous font gagner vos leçons, je vous donnerai cinq cents francs, le jour de votre départ. J'ai absolument besoin de vous; sans vous, ma fête est manquée. Si vous me refusez, je ne vous reverrai de ma vie et je vous défendrai de voir Christine. Ne répondez pas, mais arrivez vite. »

« CAROLINE DES ORMES. »

Quand Paolo reçut cette lettre, il retomba dans le désespoir; M. de Nancé, après avoir ri de la persévérance de Mme des Ormes, conseilla à Paolo de se rendre à ses vœux et de prendre le chemin de fer de midi qui l'amènerait à Paris à quatre heures. Le sceptre tomba sur la tête de Mme des Ormes. (Page 142, col. 1.) Paolo soupira, pleura même, se tapa la tête et partit, maudissant la signora et ses charades. Il était attendu; on le reçut avec en-



thousiasme; sans lui donner le temps de se reposer, Mme des Ormes l'entraîna dans le salon où se faisaient les répétitions; tous les acteurs y étaient; ils accueillirent Paolo avec des éclats de rire que ne justifiaient que trop son air effaré, étrange, son attitude embarrassée, et son apparence misérable; car pour ménager son habit de parade, il avait mis sa redingote râpée et tachée, des souliers ferrés, le reste à l'avenant.

Mme des Ormes le traînait par la main, le présentant à tout le monde :

« Voici mon Assuérus, disait-elle; commençons la répétition. »

On plaça Paolo sur une estrade; l'un lui leva le bras, l'autre la jambe; on lui ouvrit la bouche, on lui tira le nez, on hérissa ses cheveux; tous riaient à se tordre, excepté Paolo qui, impatienté de ces plaisanteries et de ces rires, bondit de dessus l'estrade au milieu du salon, et cria avec colère :

« Ze ne veux pas qu'on me tire comme un veau

qu'on égorge. Ze veux qu'on me respecte et qu'on me donne à manzer. Si la signora me fait des farces comme



ça, moi Paolo, ze prends la dilizence et ze m'en retourne à Arzentan. »

Toute la société rit de plus belle, mais se retira devant les yeux enflammés et les gestes furieux de Paolo. Mme des Ormes lui expliqua que c'était une répétition, qu'on allait lui servir un bon repas; elle le flatta, le calma et puis elle sonna pour qu'on le menât dans sa chambre. Elle pria ces messieurs et ces dames de ne pas se décourager, que tout irait bien, maintenant qu'elle tenait son Assuérus, et qu'elle se chargeait de lui faire répéter son rôle et ses poses.

Le jour de la représentation arriva. Le salon était plein de monde; deux tableaux avaient été passablement exécutés. Esther et Assuérus, qui excitaient d'avance les rires de l'assemblée, étaient attendus avec impatience; enfin la toile se leva. Assuérus, roide comme un soldat au port d'arme, le sceptre sur l'épaule en guise de fusil, regardait les spectateurs d'un œil hébété et terrifié; Esther, demi-agenouillée devant lui, les bras étendus, le regardait d'un œil suppliant.

« Abaissez votre sceptre sur ma tête, » avait-elle dit tout bas au moment où la toile allait se lever.

Assuérus l'abaisssa, mais trop tard, convulsivement et si rudement que le sceptre tomba de tout son poids sur la tête de Mme des Ormes; le coup était si violent, si imprévu, qu'elle ne put s'empêcher de porter la main à sa tête en poussant un léger cri. Assuérus éperdu, jeta sceptre, couronne et manteau, sauta à bas de l'estrade et disparut. Mme des Ormes se releva, regarda d'un air courroucé ses invités qui riaient à qui mieux mieux, s'approcha de la rampe et voulut parler; sa grande bouche ouverte, son nez osseux et détaché, ses pommettes saillantes, son front bas, son air oie enfin, redoublèrent les éclats de rire; on n'avait jamais vu pareille Esther. Mme des Ormes, furieuse, se retira, se promettant de se venger sur Paolo, de l'échec qu'elle subissait. Mais Paolo n'y était plus; devinant la confusion et la colère de Mme des Ormes, il fit lestement un paquet de ses effets, mit dans son portefeuille les cinq cents francs que lui avait donnés M. des Ormes le matin même, et courut au chemin de fer pour y attendre le premier départ. Le lendemain, de bonne heure, il était à Nancé, racontant sa mésaventure qu'il bénissait puisqu'il lui devait d'être débarrassé de Mme des Ormes. Les enfants furent enchantés de le revoir; il leur raconta les beautés de Paris telles qu'il les avait vues et jugées, et les ennuis des répétitions, des diners et des soirées de Mme des Ormes tels qu'il les avait éprouvés.

COMTESSE DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

## RÉCITS HISTORIQUES.

### WAMBA.

(672-680)

Le roi des Visigoths d'Espagne, Récesvinthe, n'avait pas laissé d'enfants pour lui succéder, et les grands du royaume élurent tout d'une voix Wamba, qui joignait à une prudence consommée la gloire de passer pour le plus grand capitaine de son temps. Quelle fut leur surprise, quand ils le virent s'excuser sur son âge, déjà avancé, et les supplier avec larmes de placer sur une autre tête la couronne qu'ils lui déferaient! L'opiniâtreté de son refus rendant inutiles les plus vives in-

stances, un des principaux officiers met l'épée à la main, et jure d'en percer Wamba sur-le-champ s'il ne se rend pas aux vœux de toute sa nation. La crainte arrache un consentement que les prières n'avaient pu obtenir, mais Wamba y mit pour condition que l'assemblée générale confirmerait cette élection.

« J'aime mieux vivre en simple particulier, dit-il, et même mourir s'il le faut, que de régner malgré mes concitoyens. »

Le choix des grands fut confirmé avec joie par toute la nation. Le nouveau roi se fit sacrer et couronner à Tolède. Il jura, pendant la cérémonie de son couronnement, de maintenir la religion catholique, d'observer lui-même et de faire observer exactement les lois du royaume, de n'avoir égard qu'au bien public, et de le préférer à son repos et à sa propre vie.

Toutes les circonstances de l'élection de Wamba semblaient lui promettre un règne tranquille; mais ces heureux présages ne furent pas de longue durée. A peine était-il monté sur le trône, qu'on leva l'étendard de la révolte. Les Navarrois crurent pouvoir recommencer impunément leurs ravages; les Asturiens et les Catalans suivent ce dangereux exemple; et, tandis que l'Espagne était ainsi en combustion, Hildéric, comte de Nîmes, entreprit de se faire roi dans la partie de la Gaule qui appartenait alors aux Visigoths. Jamais révolte ne fut plus tumultueuse, et jamais on ne s'embarassa moins de garder des mesures ni de sauver les apparences.

Le roi, occupé dans la Navarre à soumettre les rebelles, confia au duc Paul le commandement de l'armée qu'il envoie dans les Gaules. Le perfide Paul séduit les troupes, engage dans le parti des mécontents les divers chefs qu'il trouve sur sa route, et vient à bout, en moins de deux mois, de se faire reconnaître pour souverain dans toute la Catalogne et dans le Languedoc. Couronné à Narbonne, il a l'audace de défier son souverain.

Wamba n'est point effrayé du danger, et montre encore plus d'activité que son rival. Malgré l'avis de son conseil, il se dispose à aller lui-même étouffer la révolte. Tous les Visigoths, sans exception, reçoivent l'ordre de prendre les armes et de suivre le roi. Il part d'abord la Catalogne et la Navarre; puis il pénètre dans la Gaule, y prévient la nouvelle de sa marche, bat Hildéric, qui prend la fuite, et répand partout le trouble et la terreur, et arrive devant Narbonne, où les rebelles avaient fait entrer leurs meilleures troupes.

Narbonne investie et sommée de se rendre, est aussitôt emportée après un sanglant assaut qui dura trois heures. Toutes les villes rebelles subissent la loi du vainqueur. Paul est forcé dans Nîmes, qui était sa place d'armes, et traîné aux pieds du roi par deux officiers à cheval qui le tenaient aux cheveux.

Le roi était sur son trône quand on le lui amena ainsi que les autres chefs des rebelles chargés de chaînes. Il leur mit d'abord le pied sur le cou, et demanda à Paul quels pouvaient être les motifs de la révolte dont il s'était rendu coupable. Paul avoua que la mort et les supplices les plus horribles n'étaient pas capables d'effacer son crime et de punir sa trahison comme elle le méritait. On lui fit aussitôt la lecture du serment de fidélité qu'il avait prêté avec les autres grands d'Espagne, et des lois portées contre ceux qui oseraient se révolter. Enfin, on prononça la peine de mort contre Paul et ses complices; mais le roi leur accorda la vie.



Wamba reprit alors la route de ses États, et son entrée dans Tolède fut un véritable triomphe. Il n'avait mis que six mois à terminer une guerre qui menaçait le royaume des Visigoths d'une ruine prochaine.

Cette marche triomphale était ouverte par des chameaux sur lesquels on avait fait monter les chefs des rebelles, couverts de haillons, sans chaussures, et ayant la barbe, les sourcils et les cheveux rasés. Paul était distingué par une couronne de cuir noir qu'on lui avait mise par dérision. Les troupes de la maison du roi précédaient le monarque. Il était accompagné d'un cortège brillant, et suivi de son armée victorieuse. Le peuple, sorti hors de la ville pour aller à sa rencontre, le suivit jusque dans son palais avec mille acclamations et des cris de *Vive le roi!* Les rebelles furent condamnés à une prison perpétuelle.

Tandis que Wamba ne s'occupait que du soin de ramener l'abondance dans ses États, d'y maintenir la tranquillité, d'embellir et d'augmenter ses villes principales, de faire fleurir le commerce, les arts et les sciences, l'ambitieux Ervige, un de ses lieutenants, employait la ruse et la perfidie pour s'ouvrir un chemin vers le trône. Les intelligences qu'il entretenait avec les Maures et les Sarrasins ne lui ayant pas réussi, comme il l'espérait, il fit boire au roi, dont il était le favori, un breuvage qui lui ôta tout sentiment. On crut que le monarque allait expirer : on se hâta de lui couper la barbe et les cheveux; et, suivant un usage établi dès ce temps-là, de le revêtir d'un habit de religieux. Ervige profite des circonstances, se fait reconnaître et couronner roi, à la sollicitation même de Wamba, qui, ayant repris sa connaissance et se voyant revêtu d'un habit religieux, ne voulut plus le quitter.

En conséquence, il renonça au trône et se retira dans un monastère, où il vécut encore plus de sept ans. X.

#### LA CROIX DE DIAMANTS.

Charles II, roi d'Espagne, n'ayant encore que quinze ans et faisant à pied les stations du jubilé, trouva sur son passage un pauvre auquel il jeta une croix de diamants qu'il avait sur lui, et personne ne s'aperçut de cette excessive libéralité du prince. Quand il fut à l'église, ses courtisans, ayant remarqué qu'il n'avait plus sa croix, dirent qu'on avait volé le roi. Le pauvre, qui suivait, s'écria à l'instant :

« Voilà la croix du roi; c'est Sa Majesté qui me l'a donnée. »

Le roi en convint. On ne jugea pas à propos de laisser au pauvre cette croix, qui faisait partie des pierres de la couronne; mais il fut décidé dans le conseil que, de quelque manière que le roi fit ses dons, ils devaient être sacrés. En conséquence, la croix ayant été estimée douze mille écus, on les donna au pauvre.

#### LA BOMBE.

Charles XII, roi de Suède, étant à Stralsund en 1715, dictait un jour une lettre à son secrétaire; en ce moment, une bombe, partie du camp des ennemis qui l'assiégeaient vivement dans Stralsund, tomba sur la maison où il était, perça le toit, et vint éclater près du cabinet du monarque.

Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire.

« Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi d'un air tranquille. Pourquoi n'écrivez-vous pas? »

Le secrétaire ne put répondre que ces mots :

« Eh! sire, la bombe! »

— Eh bien! reprit le prince, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez. »

#### ÉTATS GÉNÉRAUX; SÉANCE D'OUVERTURE.

(1789.)

On appelait *états généraux*, sous l'ancienne monarchie, la réunion de tous les représentants de la nation française.

La nation était alors divisée en trois ordres : le clergé, la noblesse et le tiers état, qui comprenait toutes les personnes n'appartenant ni à la noblesse ni au clergé.

Dans toutes les provinces, chacun des trois ordres élisait séparément ses représentants.

Ils se réunissaient ensuite et formaient la grande assemblée représentative de la nation.

Ordinairement, cette assemblée se partageait en trois chambres.

Le premier roi qui convoqua les états généraux fut Philippe le Bel.

Les états généraux se réunirent six fois dans le quatorzième siècle, trois fois dans le quinzième, cinq fois dans le seizième.

Une assemblée, tenue en 1614, n'eut aucun résultat, et les états généraux cessèrent d'être convoqués.

Mais, en 1789, les finances de l'État étant dans un état affreux, il fallut nécessairement appeler les représentants de la nation pour mettre un terme à ce désordre.

Ces états généraux sont les derniers qui aient porté ce nom; ils le quittèrent presque immédiatement après leur convocation, pour prendre celui d'Assemblée nationale.

C'est cette assemblée qui a opéré en France la célèbre révolution dite de 89.

La gravure ci-jointe représente la séance d'ouverture, ou séance royale, tenue le 5 mai 1789.

La salle présentait le coup d'œil le plus imposant.

A la droite du trône, le clergé, en soutane et en grand manteau, et à sa tête les cardinaux et les évêques avec leurs robes rouges et violettes et leurs rochets;

A gauche, la noblesse, magnifiquement vêtue, avec veste et parements de drap d'or, cravate de dentelle, le chapeau à plume à la Henri IV, de riches épées au côté;

En face du trône le tiers état, dont l'extérieur simple contrastait avec cette magnificence; habit noir, petit manteau noir, cravate de batiste.

Le roi est sur son trône; la reine est auprès de lui, hors du dais, sur un fauteuil inférieur au trône.

La famille royale entoure le roi; les princes du sang, les ducs et pairs de France sont placés un peu plus bas; et le surplus du cortège royal couvre les degrés de l'estrade : toute cette cour étincelait d'or et de diamants.

Les deux personnes debout, tenant un cahier à la main, sont le garde des sceaux en simarre, et le célèbre ministre des finances Necker en habit de ville. Tous deux prononcèrent dans cette séance des discours que l'histoire a conservés.

T. H.





États généraux, séance d'ouverture.